

parfois un mode de locomotion assez singulier.

En longeant les côtes du détroit de Dourga, les Hollandais virent une tribu entière de Papous qui, grimpés sur les palétuviers du rivage cheminaient d'un arbre à l'autre et couraient pour ainsi dire de branche en branche avec une aisance et une agilité rappelant celle des singes. Des faits analogues ont été cités, par quelques écrivains presque toujours dans un sens à la fois faux et exagéré. On a voulu voir la preuve d'un rapprochement réel de ces tribus avec les quadrumanes, mais on réduit cette assertion à sa juste valeur par quelques observations bien simples. Dans les régions intertropicales, les côtes formées par des terrains d'alluvion sont invariablement entourées d'une ceinture de palétuviers d'une largeur souvent de plusieurs milles. A la Nouvelle-Guinée, comme sur la côte nord de l'Australie, ces arbres forment un ensemble pour ainsi dire à deux étages. L'étage supérieur formé par les troncs et les branches est une vraie forêt. Au-dessous s'étend l'étage inférieur, consistant en un inextricable fouillis de racines, où il est absolument impossible de pénétrer sans se frayer un passage à coups de hache. En outre, ces racines plongent dans une boue demi-liquide qui ne saurait supporter le poids du corps. out naturellement, les sauvages, qui tirent de la mer une grande partie de leur nourriture, ayant à faire journellement le trajet de la terre ferme à la pleine eau, préfèrent cheminer à travers les branches, qui sont d'ailleurs entrelacées de manière à rendre cette route praticable même pour des Européens.

D'une manière générale, d'ailleurs, les rivières ne constituent pas, pour les sauvages, un obstacle, comme cela a lieu pour nous autres civilisés. Ils passent à gué les ruisseaux les plus profonds et se jouent des cascades comme si elles n'existaient pas. Si la rivière est vraiment par trop large, ils ne font pas appel aux armatures de fer, pas plus qu'au ciment hydraulique; ils se contentent d'établir un pont rudimentaire à l'aide de lianes. Tout léger qu'il paraisse, c'est là un ouvrage très solide, qui dure des années. Mais, évidem-

ment, il faut être habitué à marcher dessus et à ne pas glisser entre les mailles de son réseau; on se cramponne comme on peut aux "montants" et on arrive à bon port plus vite qu'on ne le croirait en commençant.



Certains sauvages pourraient faire concurrence aux écureuils.

Les Australiens ont une manière singulière de grimper aux arbres. Un indigène qui veut, par exemple, aller chercher au sommet le miel dont il est très friand prend un câble d'une quinzaine de pieds de long, fait un noeud à une extrémité et le lance avec la main gauche en lui imprimant un mouvement circulaire qui le fait tourner autour de l'arbre. Lorsqu'il tient les deux bouts, il en enroule un autour de son bras droit et maintient l'extrémité nouée de sa main gauche. Il pose alors son pied contre l'arbre, rejette son corps en arrière, les bras tendus en avant et l'ascension commence. Le câble monte par saccades, et le Noir grimpe en même temps le long du tronc avec une agilité extraordinaire.

Il grimpe encore d'une autre façon.

Quand le Noir est assuré qu'un opossum s'est réfugié dans un arbre, il en examine l'inclinaison; puis, assujettissant sa hachette, dans l'écorce épaisse, trois entailles superposées à deux pieds l'une de l'autre. Il passa la main droite dans l'entaille intermédiaire, et avec la main gauche, il fait une entaille nouvelle pour y poser la main. Prenant sa hachette entre les dents, de sa main droite devenue libre, il ouvre ensuite une autre entaille, et, se soulevant à l'aide de ses mains, il monte d'un échelon. La même opération recommence, et il parvient au sommet d'un gommier en aussi peu de temps qu'un Européen le ferait au moyen d'une échelle. Arrivé au nid de l'animal, il harponne sa proie dans son trou, et, au milieu de cris de joie, il lui brise la tête contre le tronc de l'arbre, pour le jeter ensuite à sa femme qui la recueille.

Ces Australiens ont d'ailleurs des atti-